

Les visites du Centre Pompidou

Des parcours d'aide à la visite des expositions et de la collection permanente.

Exposition « Gérard Garouste »

Ce podcast vous accompagne dans l'exposition « Gérard Garouste » (7 septembre 2022 – 2 janvier 2023), avec l'artiste qui explique son goût pour les contes, les mythes et surtout les mots. Par sa technique autant que par le choix de ses sujets, souvent religieux ou littéraires, le peintre transmet sa vision poétique du monde et parle des grandes figures qui rythment ses œuvres : le *Classique* et *l'Indien*, Dante, la reine Esther, le clown Auguste et bien d'autres.

Code couleurs :

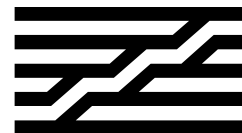
En noir, Gérard Garouste

En bleu, la voix narrative

En violet, les extraits musicaux

En rouge, toute autre indication sonore





Transcription du podcast

Lecture de 9 minutes

0 – Introduction

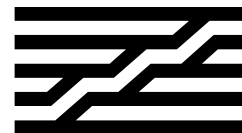
[jingle de l'émission] Bonjour, bonsoir, bienvenue. Écartez vos yeux et vos oreilles. Vous allez suivre une visite du Centre Pompidou.

Aujourd'hui nous sommes dans l'exposition « Gérard Garouste » en compagnie de l'artiste, qui nous emmène dans son univers de contes, légendes et mythes religieux. Il nous parle de sa peinture, de grands thèmes qui la traversent, ainsi que des figures qui lui tiennent à cœur, depuis le *Classique* et l'*Indien* avec lesquels nous commençons le parcours, jusqu'au *Clown blanc* et l'*Auguste* avec qui nous finirons. Bonne écoute, bonne visite ! [virgule sonore]

1 – Le *Classique* et l'*Indien*

Le *Classique* et l'*Indien* [titre de la première salle], ça vient d'un rêve que j'ai fait. Un matin, je me réveille et je me souviens de mon rêve : il y avait une voix off qui me dit : « tu sais, dans la vie, il y a deux sortes d'individus : les classiques et les indiens ». Je me demande ce que cela veut dire ; je vois des classiques et des modernes, des indiens et des cowboys mais des classiques et des indiens... je ne vois pas le rapport.

En parlant avec mon ami Jean-Michel Ribes, il me dit « tu as fait un jeu de mots entre classique et cacique ». Un cacique c'est un chef indien, mais aussi, si on prend la définition dans un dictionnaire, c'est une bête à concours, c'est un type qui porte une cravate, un type droit dans ses bottes. C'est le contraire de l'*Indien*, personnage un peu bizarre ; à une époque on appelait ça des apaches.



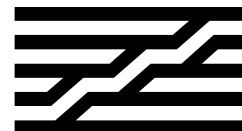
Ce qui les caractérise, c'est que le *Classique* est dans la rigueur, il est apollinien, et l'*Indien* il est dans l'intuition dionysiaque. Le comble du *Classique*, c'est un personnage un peu pénible, une sorte de président, et le comble d'un *Indien*, c'est un fou. Il y a un thème qui revient dans l'exposition : le rapport entre le fou, le prophète et l'enfant. [virgule sonore]

2 – La Bourgogne et les mythes

On arrive dans la deuxième salle et là, on tombe sur des tableaux avec des titres qui correspondent à la mythologie grecque. Pourquoi la mythologie ? Pour plusieurs raisons. D'emblée, on l'a vu dans la première salle, on est dans mon univers, où mon enfance est très présente. Autant mon enfance avec mes parents était très classique, très pénible, il faut le dire, autant mon enfance en Bourgogne s'est passée avec un oncle alcoolique, un oncle génial, un oncle qui faisait de l'art brut, qui m'a appris à peindre, qui m'a appris son art.

Dans cette Bourgogne qui fait peur, il y avait un puits ensorcelé parce qu'à une autre époque une femme s'était suicidée dans ce puits. Moi, quand j'allais chercher de l'eau pour ma tante en hiver, il fallait puiser de l'eau dans ce trou noir... Aujourd'hui si j'en parle c'est que pour moi c'est ça le Moyen Âge, on était dans un conte de fées... En tout cas, je ne disais pas à l'époque que j'étais dans un conte de fées, mais la peur que je ressentais c'était vraiment la peur qu'on voit dans les contes de fées. Cette ambiance de conte, c'est pour moi toute la Bourgogne, que j'adore. Ça, c'est une première chose : le goût pour les légendes, les mythes. [virgule sonore]

Autre chose, c'est que dans cette période-là, je sortais des Beaux-arts, mais je n'ai strictement rien appris aux Beaux-arts ! Dans cette période-là, j'avais des soucis techniques, de qualité de peinture ; ils étaient incapables dans les ateliers des Beaux-Arts de m'apprendre ça. J'ai eu la chance de rencontrer les restaurateurs du Musée du Louvre, les Messieurs Petit et Ballot. C'était des maîtres pour moi, car pour moi c'est ça la peinture : la technique, la forme.



Un écrivain, il faut qu'il écrive en français, avec une belle qualité d'écriture, et après ce qui compte c'est son œuvre. Il y a le sujet, mais à condition que la forme soit le mieux possible. Je dois beaucoup à Monsieur Petit et Monsieur Ballot, grands restaurateurs du Louvre et grands techniciens. Là, il y a un rapport qui va faire tout mon métier. C'est-à-dire que je ne suis pas écrivain, je ne suis pas musicien... mais la peinture a cette qualité différente de la musique et de la littérature : l'image qu'elle donne fait écran, elle cache le sens du tableau. C'est un gros mensonge, je ne suis pas le premier à le dire. Ce sont des mensonges où le menteur dirait qu'il est menteur. Mais est-ce qu'un menteur qui dit qu'il est menteur dit la vérité ? Cela pourrait être aussi le titre de cette rétrospective : « Un mensonge ». [virgule sonore]

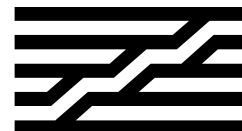
3 – Dante

Le sujet de Dante c'est la Bible mais c'est un conte, avec Dante et Virgile qui traversent cette forêt obscure. Je me suis impliqué complètement dans *La Divine Comédie*, ça a été vraiment une espèce de jouissance de représenter des moments très forts. Par exemple, dans les Enfers, ce que j'aime beaucoup, ce qui aide un peintre dans ses propos, c'est que Dante, plus il est précis dans les tortures, dans les supplices des âmes damnées, plus on n'y comprend rien, plus on rentre dans l'abstraction. Il y a un paradoxe : plus Dante se donne, moins il en donne.

Pour moi, c'est ça la peinture. Ma peinture est très figurative mais, finalement, elle ne donne rien. Ce qui est le plus important, dans cette salle de Dante, ce ne sont pas les tableaux. C'est l'espace, le vide qu'il y a entre les tableaux. C'est comme ça que j'ai appris à lire la Bible avec des maîtres, ce qui va faire le sujet d'autres salles de cette rétrospective qu'on va visiter.

Dans la Bible, ce ne sont pas les versets qui comptent, mais l'espace entre les mots et de trouver du sens. Trouver, à travers les occurrences, quel est le sens manquant entre chaque tableau, car c'est par l'absence qu'on peut trouver le sens de cette salle.

[virgule sonore]



4 – *La Dive Bacbuc*

Tout d'un coup, en se promenant on arrive à cette installation de *La Dive Bacbuc*. Là aussi il y a une chose importante qu'on a repéré dans l'exposition : que ce soit pour Sainte Thérèse d'Avila comme pour Dante, ce sont des auteurs qui frisent la catastrophe, très critiqués par l'Église (à l'époque bien sûr, plus maintenant). Rabelais, il a failli passer au bûcher. S'il n'avait pas eu son pote évêque qui l'a protégé, Rabelais, c'était le bûcher ! Et là, on découvre une chose extraordinaire, qu'on va retrouver plus tard chez Cervantes : c'est l'humour. C'est par l'humour qu'on peut glisser des choses extrêmement sérieuses et graves.

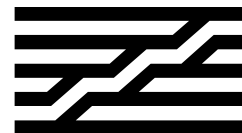
Cette *Dive Bacbuc*, tirée de quatre livres, c'est bourré de codes, c'est passionnant. Il faut être initié, bien sûr. À lire comme ça, on ne voit rien, c'est fait pour qu'on ne voie rien, c'est fait pour que cela se transmette. Par contre, ce qui est accessible, c'est l'humour, aussi bien pour Cervantes que pour Rabelais.

Pourquoi cette *Dive Bacbuc* est présentée avec des *oculi* qui renvoient sur l'intérieur ? On ne voit jamais toute la totalité de ce tableau dans ce cercle. Est-ce qu'il n'y a pas l'équivalent dans l'œuvre de Rabelais, où il montre des détails ? Des détails assez corsés : le torche-cul, par exemple, qui est la pièce maitresse de cette installation, avec des oiseaux duveteux qui sont le délice d'une paire de fesse... l'extrême distance entre cette image scatologique et la subtilité du sujet de Rabelais...

Il comparait les mots de la Torah à des silex qu'on frotte les uns contre les autres et qui renvoient des étincelles. Ça, c'est une interprétation très juste des mots du texte. Donc, cette exposition aurait pu simplement s'appeler « Les mots ». [virgule sonore]

5 – *L'Ânesse et la Figue*

Il faut savoir qu'en hébreu, tous les mots ont minimum quatre sens. *Midbar* ça veut dire le désert et en même temps la peste ; de cette même racine, vous avez l'abeille et les mots.



Quel est le rapport entre le désert, l'abeille, la peste et la parole ? Ce sont des choses qui n'ont rien à voir ? Et bien, c'est la transmission.

Avec cette étude que l'on peut faire sur chaque mot, on voit très bien pourquoi il est souhaitable de ne jamais lire la Bible seul, il vaut mieux être plusieurs. Quand on lit le texte biblique, disent les cabalistes, on est toujours devant le même fleuve mais on n'est jamais devant la même eau. La manière dont moi, je lis le texte n'a rien à voir avec la manière dont vous pourriez le lire.

De la lecture poétique de la Torah, il en sort une philosophie, il en sort plusieurs formes de lecture. Vous avez tout le Talmud. [virgule sonore]

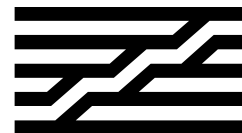
Qu'est-ce que ça vient faire ensemble, dans le tableau, l'ânesse et la figue ? L'ânesse, ça pourrait être un homme, mais le titre nous dit que c'est une ânesse. Elle bouffe des figues, elle a l'air très heureuse, elle sourit, elle se marre.

Pourquoi *L'Ânesse et la Figue* ? Parce que – j'étudiais le Talmud avec mon maître, qui était Aroch à l'époque – à un moment donné, on voit le commentaire sur l'ânesse et, tout de suite en dessous, le commentaire sur la figue. Je dis « c'est bizarre la logique du Talmud, pourquoi ce n'est pas par ordre alphabétique ? Il n'y a aucun rapport entre *'athown* et *te'en*, ce sont des mots complètement différents ». Mon maître me dit : « tu n'entends pas un son entre *'athown* et *te'en* ? Voilà, c'est tout, ce n'est pas plus que ça, un son et ça vaut le coup d'associer ces deux idées ». C'était un commentaire délirant, je trouve ça tellement fou et tellement poétique.

Une association de sons agréables, on pourrait écrire une mélodie là-dessus.

On est dans ce contexte-là. Tout d'un coup, à se balader dans l'exposition on tombe sur *Zeugma*. C'est la suite logique de ce qu'on vient de dire sur *L'Ânesse et la Figue*. *Zeugma*, c'est un mot grec, c'est un pont entre deux rives. D'ailleurs, il existait vraiment, je crois, et puis il a été détruit. Le fait que cela soit détruit, que le pont lui-même n'est plus là, c'est faire du lien entre deux choses qui n'ont peut-être rien à voir l'une avec l'autre.

Là aussi on retrouve l'espace manquant, l'espace entre-deux. Toute l'exposition aurait pu s'appeler « *Zeugma* ». [virgule sonore]



6 – *Le Banquet*

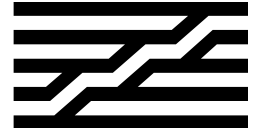
Dans cette salle, il y a la présence de mes trois maîtres dans une lecture qu'on va retrouver dans le triptyque *Le Banquet*. Évidemment c'est la pièce centrale. Il faudrait donner trois noms à chaque volet de ce triptyque. Le volet avec le dirigeable en haut, le zeppelin, pourrait s'appeler « Pourim », le deuxième volet central pourrait s'appeler « Le festin d'Esther » et le troisième « La manne » ou « Le don de la manne ».

Tout ça tourne autour de la Méguila d'Esther, que j'ai étudié avec tous mes maîtres. C'est un conte, une histoire qui commence plutôt bien, puis ça tourne au drame, c'est le premier génocide de l'histoire. Et puis finalement, renversement de situation, ça se termine bien. Ça, c'est un premier niveau de lecture. Ça se raconte, rien que le fait que ça se raconte c'est qu'il y a des mots.

Le deuxième niveau de lecture, ça s'étudie avec quelqu'un comme Marc-Alain Ouaknin. Qu'est-ce qu'il y a derrière ce triptyque, derrière ces trois panneaux ? Pourim est le carnaval, un moment très important dans la tradition juive.

Le festin d'Esther car elle a failli mourir avec le roi Assuérus. Il a fallu qu'elle fasse un jeûne extrême avec toute sa cour pour aller oser demander quelque chose au roi et avouer qu'elle était juive, ce qu'il ne savait pas. Finalement, tout se termine bien : la reine Esther et son mari, en secret, à eux deux, ont sauvé le peuple. Ça a failli être le premier génocide, et c'est assez étonnant de voir les comparaisons que l'on peut faire entre ce génocide raté et le génocide réussi d'Hitler. C'est assez étonnant d'étudier l'histoire d'une part et d'étudier le mythe d'Esther d'autre part, on y trouve des choses intéressantes sur le plan philosophique.

Puis « La manne », « Le don de la manne ». Il y a un jeu de mot entre Haman et la manne : la manne, le nom du pain qui est donné au peuple israélite quand il est dans le désert, comparé à Haman, le Premier ministre du roi Assuérus qui est un type ignoble qui veut supprimer tout le peuple d'Israël. [virgule sonore]



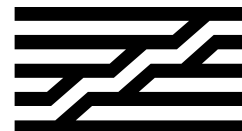
Souvent, je prends comme exemple un jeu d'échec : vous avez le nombre des cases très précis et le jeu infini des combinaisons. Il faut savoir que ces maîtres travaillent le texte comme ça, sans rajouter un iota. Comme il est dit dans les Évangiles, on ne modifie pas les lettres mais on fait une combinaison avec cet échiquier. Et là on arrive à une complexité du jeu presque infinie. C'est comme ça qu'il faut considérer cette salle. Cette salle pourrait s'appeler « L'échiquier ». [virgule sonore]

7 – Le Clown blanc et l'Auguste

Je voudrais terminer sur quelque chose d'important, qui est bien dans l'esprit de cette exposition. Là tous les tableaux sont d'une figuration stylistique, mon écriture. Tout est un peu en anamorphose. Dans le tableau *H'avrouta (La Martre et Pinocchio)*, je suis en anamorphose avec mon ami Marc-Alain Ouaknin, qui pouffe de rire dans notre dialogue de fous.

Tout d'un coup, on a ce tableau, *Le Clown blanc et l'Auguste*. Là, j'ai complètement reproduit les photos d'Harcourt. Le Clown blanc c'est par définition la lumière, les paillettes, il représente la lumière. Dans mon tableau (là ce n'est pas chez Harcourt), il tient un panneau. Il tient une feuille de papier qui représente le théorème de Maxwell qui à la fin du 19^e siècle a mis la lumière en équations. À côté, en diptyque, il y a le tableau de l'Auguste. L'Auguste, personnage bariolé, de toutes les couleurs, avec son nez rouge, c'est l'oncle Casso de mon enfance, vraiment c'est le contraire du *Classique*. Mais c'est lui qui fait rire, le Clown blanc ne fait jamais rire. Entre les deux, il y a un *zeugma*.

Je reviens à l'Auguste. Dans son chapeau melon ridicule, on peut lire une phrase en hébreu : *vayomèr élohim yehi or vayehi or*. Vous avez finalement devant ce diptyque trois catégories de personnes : des personnes qui comprennent le langage des mathématiques et qui connaissent cette formule de Maxwell ; d'autres qui ne parlent pas les mathématiques mais qui parlent hébreu, et qui reconnaissent le verset traduit en français par « que la lumière soit et la lumière fut » ; il y a ceux aussi qui ne parlent



ni hébreu ni le langage des mathématiques et n'ont que le tableau sous les yeux. Ces tableaux fonctionnent aussi sans aucun commentaire. On comprend bien qu'il s'agit d'un Clown blanc et d'un Auguste.

On termine là-dessus. D'une manière pompeuse, on aurait pu appeler cette exposition « Les différents niveaux de lecture ». Mais ça aurait été pompeux ! [rires]

[jingle de l'émission] Ceci était un podcast du Centre Pompidou. Vous pouvez retrouver tous nos podcasts sur le site internet du Centre Pompidou, sur ses plateformes d'écoute et ses réseaux sociaux. À bientôt !

Crédits

Réalisation et éditorialisation : Delphine Coffin

Prise de son : Ivan Gariel

Montage et mixage : Léo Chardron

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite

Application Centre Pompidou accessibilité

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite

Livrets d'aide à la visite

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc

Suivez-nous sur

Facebook - Centre Pompidou, publics handicapés et Accessible.net